

Art. 239, juillet 2019 • René Grousset, «Les découvertes d'Afghanistan et leur signification historique», *Formes*, n° 5, mai 1930, p. 12-14.

La brusque résurrection d'une Grèce alexandrine oubliée au fond de la vallée du Caboul ne fut qu'une demi-surprise pour les historiens. Il suffisait de se reporter aux écrivains classiques pour se rappeler que cette antique Gandaritide avait été, durant des siècles, un des foyers les plus actifs de l'hellénisme au seuil de l'Extrême-Asie. Des Gréco-Bactriens aux derniers Indo-Grecs, cent vingt-cinq ans d'hellénisation directe (de 200 à 75 avant notre ère); puis, sous les Indo-Scythes plus ou moins hellénisés de la dynastie Kushana, deux siècles encore d'influence gréco-romaine (I^{er} et II^e siècles de notre ère).

Les belles monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques de notre Cabinet des Médailles nous avaient depuis longtemps livré le profil pur de ces aventuriers de génie, les Démétrios, les Eukratidas, les Apollodote, les Ménandre qui un siècle et demi après Alexandre perpétuaient dans l'Afghanistan et le Penjab actuels l'épopée macédonienne. Mieux encore : sur telle monnaie de souverain indo-scythe n'avions-nous pas la surprise de découvrir une image de Bouddha grec, drapé dans un peplum, avec, en caractères grecs, le nom même du personnage : Boddo ?

C'est dire que, sous le règne de ces barbares hellénisés, successeurs et continuateurs des basileis du Caboul, l'art gréco-bouddhique était en pleine floraison. Aussi bien les découvertes de M. Alfred Foucher, de Sir John Marshall, et des divers fouilleurs de l'Archaeological Survey au Penjab et dans la province britannique de Peshawar – l'ancien Gandhâra – nous avaient depuis trente ans valu un tel butin : reliefs ou statues, que l'art gréco-bouddhique semblait nous avoir livré tous ses secrets.

Mais jusqu'en 1920 l'Afghanistan restait inviolé. La vallée moyenne et supérieure du Caboul renfermait cependant plusieurs des cantons les plus importants de l'ancien pays gréco-bouddhique : le Nagarahara (Ningrahar), le Lampaka (Lamghân), le Kapiça (zone au nord de Caboul en direction du Kohistân), le pays de Bâmiyân, etc. Ce fut pour obtenir l'ouverture de cette terre promise que M. et Mme Foucher allèrent, en 1919, solliciter sur place le gouvernement afghan. Si heureux furent les résultats de leur mission, que les trouvailles de M. Foucher et de ses collaborateurs, MM. Godard, Hackin et Barthoux, enrichissent aujourd'hui les salles du Musée Guimet, sans parler des séries correctement laissées pour moitié au Musée de Caboul.

Bien que le travail ne fasse que commencer – MM. Hackin et Barthoux ne sont-ils pas repartis là-bas vers de nouvelles découvertes ? – il n'est sans doute pas impossible de dresser déjà un bilan sommaire du butin archéologique.

Le premier fait qui nous frappe – et il suffit pour cela de s'arrêter devant la première vitrine des stucs de Hadda, aménagée par M. Hackin à l'entrée de notre nouvelle salle – est la pureté de la tradition classique. A Hadda, en effet la Grèce d'Alexandrie, d'Antioche, d'Ephèse et de Pergame continuait à vivre d'une sève renouvelée par la greffe bouddhique, tandis qu'au pays natal l'Hellade elle-même se figeait dans l'art des époques dioclétienne et constantinienne. La Grèce restait la Grèce en terre bouddhique, tandis qu'en pays chrétien elle allait devenir Byzance. Si, comme le pense M. Hackin, les stucs de Hadda sont bien en majorité des III^e - V^e siècles, ne peut-on pas dire que le génie hellénique, en tant que spontanéité créatrice et force de renouvellement, s'était réfugié et se survivait au Caboul ?

Cette force créatrice – c'est notre seconde constatation – se manifeste par l'élaboration inattendue d'une sorte de gothico-bouddhique. Chaque visiteur du Musée Guimet, conduit en présence des stucs découverts à Hadda par M. Barthoux, n'a pu retenir la même exclamation : «Du gothique !» Christs de majesté ou Christs de jugement, apôtres et Rois David, anges et moineillons, sourires de Reims et pathétiques orants, figures enchaperonnées rappelant nos pages et nos fous, cariatides de l'école bourguignonne ou de l'école de Nuremberg, démons et têtes de «gargouilles», les statuettes de terre séchée de Hadda, telles qu'elles s'offrent à nous dans notre deuxième

vitrine, nous présentent partout la préfiguration de nos types médiévaux. Un gothique antérieur de mille ans au nôtre, qui ne put influencer le nôtre ni dans le temps ni dans l'espace et dont la formation ne s'explique qu'au point de vue philosophique par une sorte de loi de l'esprit humain.

Cette loi, on pourrait peut-être la formuler ainsi :

Posons à la base, en Occident comme au Gandhâra la plastique purement formelle du gréco-romain, gallo-romain en Occident, gréco-bouddhique au Gandhâra. Qu'ensuite, des deux côtés, deux grandes religions universelles, christianisme latin en Occident, bouddhisme du Mahâyâna sur la frontière indo-afghane, viennent bouleverser la conception générale de la vie et soulever l'esprit au-dessus de lui-même, – religions opposées dans leur dogmatique, certes, mais qui obéissaient à un idéalisme analogue, à une mystique semblable, à une religiosité et à une sensibilité poétique pareilles. Sous l'action de ces deux idéalismes supérieurs, nous verrons le fond gréco-romain se transformer des deux côtés parallèlement, suivant des lois communes, en un sens presque identique. Sans aucun contact géographique possible, sans aucun cheminement historique imaginable, le gothique, à mille ans d'intervalle (III^e – XIII^e siècle), se trouvera deux fois de suite inventé. Et sans doute n'est-ce pas là une des aventures les moins curieuses de l'esprit humain. Hâtons-nous d'ajouter que la portée de cette constatation dépasse le champ gandharien proprement dit. C'est en effet ce «gothico-bouddhique» d'Afghanistan que les missionnaires de Câkyamuni vont apporter avec eux, de siècle en siècle, de proche en proche, à travers l'Asie centrale, et c'est de lui, comme nous le montrerons ailleurs, après une curieuse remontée jusqu'au roman, que dérivera pour une bonne part, aux V^e et VI^e siècles de notre ère, le grand art chinois des Wei.

On pourrait tenter les mêmes rapprochements idéaux à propos du byzantinisme. Telle fresque de Hadda, de la mission Barthoux, au Musée Guimet, représentant un Bouddha debout, nimbé, auréolé, à l'*abhaya mudrâ* simulant une bénédiction, n'est-elle pas, par l'attitude, l'esprit théologique, la technique picturale et le conventionnalisme général, l'annonce d'un Christ romano-byzantin.

Une autre conclusion à tirer des trouvailles d'Afghanistan concerne l'importance de l'élément iranien dans la formation de l'art bouddhique de la fin de l'antiquité et du début du moyen âge. A cet égard Bâmiyân et Dokhtar-i Noshirwân confirment pleinement les inductions de MM. Pelliot et Von Le Coq.

Ici encore, d'ailleurs, l'histoire éclaire l'archéologie. La vieille province de Bactriane, convertie au bouddhisme dès le III^e siècle avant J.-C. et que Hiuan-tsang nous montrera si profondément indianisée au VII^e siècle de notre ère, dut être, dès 230, soumise par le grand roi sassânide Ardashîr. Vers 303-310 on voit même le sassânide Hormizd II devenu le beau-père et sans doute le suzerain du dernier roi Kushâna du Caboul. Depuis cette époque la Bactriane dépendit de la Perse jusqu'au milieu du V^e siècle où elle fut envahie par la horde des Huns Hephtalites. Encore fut-elle reconquise vers 566 par le roi sassânide Khosroès I^{er} et ne fut-ce qu'à la fin de ce siècle qu'elle se trouva définitivement arrachée à la Perse par les Turcs.

La longue cohabitation en Bactriane d'une vice-royauté sassânide et de l'Eglise bouddhique explique l'accord révélé par les fresques de Bâmiyân (III^e et V^e siècles). Ces célèbres peintures, étudiées une première fois en 1924-1925 par M. et Mme André Godard¹ et M. Hackin, et que M. Hackin est à l'heure actuelle en train de photographier à nouveau, nous montrent des Bouddhas gandhariens et des génies indo-gupta voisinant avec des princes sassânides et avec des seigneurs non moins iraniens. Les rois sassânides, barbus et tiarés de Bâmiyân, sont bien ceux des reliefs de Naksh-i Rostam et de Naksh-e Rostam et ils forment très exactement la transition entre ce sassânide mazdéen d'Iran et le sassânido-bouddhique, jusqu'ici assez inexplicable, de la région de Khotan (Dandan Uiliq) rapporté par Sir Aurel Stein au British Museum. Mais ce sont les seigneurs iraniens imberbes qui, à Bâmiyân, nous réservent la plus heureuse surprise. Du premier coup d'œil ils s'affirment comme les prototypes des fameux chevaliers iranisés découverts par Von Le Coq sur les fresques de Qizil, près de Koutcha. Rien de plus significatif à cet égard que la comparaison entre le génie solaire et lunaire de la niche du Bouddha de 35 mètres, à Bâmiyân, copié par Mme Godard pour le Musée Guimet (V^e siècle), et les élégants damoiseaux qui se sont peints eux-mêmes dans la

¹ Godard et Hackin : *Les Antiquités bouddhiques de Bâmiyân*. Editions Van Oest.

«grotte des peintres», à Qizil, fragments rapportés à Berlin par M. Von Le Coq (VI^e – VII^e siècles). Aucun doute désormais. Les sveltes seigneurs koutchéens serrés dans leur longue tunique «au grand revers», qui se balancent sur leurs pointes aux murs du Museum für Völkerkunde, sont bien les héritiers directs – types et costumes – des génies ou des princes irano-bouddhiques dont Bâmiyân, en attendant Dokhtar-i Noshirwân, nous restitue aujourd'hui l'image. C'est la même aristocratie chevaleresque, ses arts, ses modes, que nous retrouverons dans l'Iran extérieur, de l'Afghanistan aux plus lointaines oasis du Gobi.

L'Afghanistan gréco-bouddhique (ou «gothico-bouddhique») et irano-bouddhique se présente ainsi comme le vestibule de l'Asie centrale. C'est là que se sont élaborés les arts que nous verrons se développer à Khotan, à Koutcha, à Tourfan, jusqu'à Touenhouang. Il n'est pas jusqu'à la construction carrée et à l'empâtement central asiatique des visages qui n'apparaissent déjà dans certaines figures de Hadda comme sur les fresques de Bâmiyân, à propos de diverses têtes de bouddhas, de bodhisattvas ou de génies volants. De même encore un fragment de schiste de Hadda, représentant un bodhisattva assis à l'européenne dans une niche, se révèle comme le prototype des célèbres bouddhas assis de Yun-Kang, dans la Chine des Wei, reproduits par Chavannes et Sirén².

Là réside l'intérêt profond des découvertes de MM. Foucher, Godard, Hackin et Barthoux. Ces découvertes nous permettent d'établir une continuité entre des foyers jusqu'ici sporadiques. De la Grèce et de l'Iran au Turkestan chinois et à la Chine même, l'Afghanistan bouddhique nous fournit enfin, dans le temps et l'espace, le lien attendu. Dans l'histoire de l'art central-asiatique, désormais, tout s'éclaire.

² Sirén : *La Sculpture chinoise et Histoire des arts anciens de la Chine*. Van Oest, éditeur.